Ami du Clergé du 24 janvier 1929

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Cours de prônes sur le Décalogue. — IV. L'observation de la loi morale, 49.
Cinq minutes d'Evangile. — XII. *Sexagésime :* Comment entendre la parole de Dieu, 50. — XIII. *Quinquagésime :* Jésus prophète, 51.
Sur le présent et l'avenir du Catholicisme. — I. Ce qu'on nous prédit, 52.
Instructions sur la Sainte Eucharistie. — XXXII. La Sainte Vierge modèle des communiants, 55.
A des Tertiaires franciscains. — XII. La piété séraphique, 57.
Aux Enfants de Marie. — X. La Table sainte, 61. — XI. L'esprit d'épargne, 62.
Lectures sur sainte Jeanne d'Arc — IV. Ses Saintes, 63.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

IV

L'OBSERVATION DE LA LOI MORALE

Il est raconté au second Livre des Macchabées (vi, 18) que l'impie Antiochus voulut contraindre un pieux Israélite de 90 ans, du nom d'Eléazar, à manger des viandes offertes aux idoles. La Loi le défendait, parce que c'eût été là une participation au culte des faux dieux. Le saint vieillard refusa donc ; il préféra mourir dans d'affreux tourments plutôt que d'être un scandale pour ses jeunes compatriotes et de violer au soir de sa vie la loi de Dieu qu'il avait toujours observée.

Nous n'aurons jamais, on peut le supposer, à déployer autant d'héroïsme pour demeurer nous-mêmes fidèles à la loi divine. Mais si cela devait être, pas plus que lui nous ne devrions hésiter, car pour tous, l'observation de la loi de Dieu est *nécessaire*, *possible* et souverainement *avantageuse*.

I

L'observation de la loi de Dieu est nécessaire, cela découle de tout ce que nous avons dit dans notre précédente instruction, touchant le caractère obligatoire de la loi morale et le droit qu'a Dieu de nous l'imposer. Elle est en outre pour nous la condition du salut, comme Notre-Seigneur le déclare au jeune homme de l'Evangile qui lui demande ce qu'il faut faire pour entrer en la vie éternelle. « Si vous voulez, lui dit-il, entrer en la vie éternelle, observez les commandements. » (Math., xix, 17). « Ce n'est pas, dit-il encore, celui qui répète sans cesse : « Seigneur, Seigneur, » qui entrera dans le Royaume des cieux, mais c'est celui qui fait la volonté de mon Père en observant sa loi, c'est celui-là et celui-là seul qui entrera dans le Royaume des cieux. » (Math., vii, 21).

Pour que l'observation de la loi de Dieu soit pour nous le gage du salut, il est nécessaire que nous l'observions *tout entière*. Il ne suffit pas d'en observer deux articles et de dire comme tant le font : « Je n'ai ni tué ni volé. » Si on a fait tout le reste, comme c'est trop souvent le cas de ceux qui parlent ainsi ; si on a violé les huit autres commandements, et même, si on n'en a violé qu'un seul gravement, on est sur le chemin de l'enfer. « Qui pèche en un point, dit l'apôtre S. Jacques, viole toute la loi » (ii, 10). Qu'importe que vous ne soyez pas damné pour avoir violé neuf des commandements du Décalogue, si vous l'êtes pour avoir violé le dixième ? Qu'importe que vous n'alliez pas en enfer pour avoir tué, volé ou menti, si vous y allez pour avoir blasphémé ou dénigré votre prochain ?

Il faut en second lieu que nous observions la loi de Dieu *constamment*. Les adorateurs du soleil s'imaginaient qu'une fois le soleil couché et pendant toute la nuit, ils pouvaient faire le mal à leur aise parce que leur dieu ne les voyait pas. Il n'en est pas ainsi du vrai Dieu. Dieu ne cesse pas un seul instant d'être notre maître ; il ne se passe pas un seul instant sans qu'il voie nos pensées et nos désirs, qu'il n'entende nos paroles et ne soit le témoin de toutes nos actions. Toute infraction à la loi de Dieu est vue de lui, condamnée par lui et risque de compromettre notre salut si nous n'en faisons pas une prompte pénitence.

Il est nécessaire enfin que nous observions la loi de Dieu *avec persévérance*. « Mon fils, disait jadis le pieux Tobie, ayez Dieu dans votre cœur tous les jours de votre vie ; gardez-vous de consentir à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur notre Dieu. » (Tob., iv, 6). — « C'est celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé, » disait Notre-Seigneur à ses apôtres. (Math., x, 22). C'est ce qu'avait compris le saint vieillard Eléazar dont je vous parlais en commençant. « A mon âge, disait-il, il ne convient pas de feindre et de tromper les jeunes gens en leur laissant croire que j'ai violé la loi de Dieu pour sauver ma vie. Quand j'échapperais pour le présent aux châtiments des hommes, je n'éviterais pas, vivant ou mort, la main du Tout-Puissant. » (II Mach., vi, 24-26).

II

Sans doute cette observation de la loi de Dieu n'est pas toujours facile. Si je l'affirmais, Notre-Seigneur lui-même me démentirait, lui qui a dit que le Royaume des cieux souffre violence, qu'étroite est la porte et resserrée la voie qui conduit au ciel de sorte que bien peu la trouvent. Oui, si on veut observer intégralement la loi de Dieu, il faut résister aux inclinations perverses, combattre les passions qui depuis le péché originel nous entraînent au mal. C'est difficile, mais ce n'est pas impossible. Le prétendre serait un blasphème, car Dieu déclare qu'il ne nous ordonne rien qui soit au-dessus de nos forces ; ce serait de plus une impiété, car Notre-Seigneur nous promet le secours de sa grâce pour nous aider ; ce serait même une hérésie, car l'Eglise

déclare avec S. Augustin que Dieu ne nous commande rien d'impossible. « C'est un maître sage et bon, dit le concile de Trente, qui, lorsqu'il nous commande quelque chose, nous dit de faire ce que nous pouvons et de lui demander ce que nous ne pouvons pas, car il nous aidera afin que nous le puissions. » Réduits à nos propres forces nous ne pourrions observer la loi de Dieu. C'est vrai, puisque Jésus-Christ nous dit que sans lui nous ne pouvons rien (Jo., xv, 5) ; mais avec le secours de sa grâce nous le pouvons : « Je puis tout, dit S. Paul, en celui qui me fortifie. » (Philip., iv, 13).

L'exemple des saints est là, du reste, pour le prouver. Quand S. Augustin se convertit, ses passions protestèrent. Essayant de le retenir par la robe de sa chair, elles lui disaient : « Tu nous abandonnes pour servir Dieu et observer sa Loi ! Mais, comment pourras-tu vivre sans nous ? » La charité qui rend tout facile, lui apparaissant alors avec un front calme et pur, lui adressa de douces et encourageantes paroles. Puis, lui montrant des enfants, des vieillards, des vierges et des jeunes gens, « ne pourras-tu pas, lui dit-elle, ce qu'ont pu ceux-ci et celles-là ? Ce qu'ils ont pu, est-ce par eux-mêmes ? n'est-ce pas avec le secours de Dieu ? »

Faisons le même raisonnement. Avec la grâce de Dieu qui ne nous fera jamais défaut, surtout si nous avons soin de la demander, nous pourrons vaincre notre mauvaise nature comme les vierges l'ont fait, résister au monde et à ses convoitises à l'exemple des confesseurs et même, s'il le fallait, mourir victimes de notre fidélité à la loi comme l'ont fait les martyrs.

III

L'observation de la loi de Dieu est nécessaire, elle est possible, j'ajoute qu'elle est souverainement avantageuse.

Quand Moïse eut communiqué au peuple juif la loi que Dieu lui avait remise sur le mont Sinaï, il ajouta : « Si tu obéis à la loi de Jéhovah ton Dieu en ayant soin de mettre en pratique tous ses commandements que je te prescris aujourd'hui, Jéhovah ton Dieu t'élèvera au-dessus de toutes les nations de la terre. Voici toutes les bénédictions qui viendront sur toi : tu seras béni dans la ville et dans les champs ; béni sera le fruit de tes entrailles, le fruit de ton sol, le fruit de tes troupeaux ; bénies seront ta corbeille et ta huche ; tu seras béni à ton entrée et béni à ta sortie... Jéhovah commandera à la bénédiction d'être avec toi dans tes greniers et dans tout ton travail... Il t'ouvrira le ciel pour t'envoyer la pluie en son temps et pour bénir tout le travail de tes mains. » (Deut., xxviii, 1-12).

Après avoir promis ces bénédictions aux fidèles observateurs de la loi de Dieu, il menace ses violateurs des plus épouvantables malédictions.

Sans doute, ces promesses comme ces menaces s'adressaient surtout au peuple juif, mais pourquoi ne produiraient-elles plus leur effet aujourd'hui ? En nous recommandant de chercher avant tout le Royaume des cieux et sa justice, c.-à-d. les biens surnaturels, la grâce, la sainteté en ce monde et le Paradis en l'autre, Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas promis, lui aussi, que tout le reste, les biens temporels, la paix, la santé, nous seraient donnés par surcroît ? Aussi bien, n'est-ce pas un fait d'expérience que la fidèle observation de la loi de Dieu est le plus sûr garant du bonheur même ici-bas ? Quelles sont les familles où les enfants sont élevés avec le plus de soin, où les frères et sœurs sont le plus unis, où les enfants procurent le plus de consolations à leurs parents, sinon celles où est bien observé le quatrième commandement « Tes père et mère honoreras, etc. » ? Comme il y aurait moins de divisions entre citoyens, moins de jalousies, moins de rancunes, moins de crimes et de sang versé si tous observaient bien le cinquième commandement qui défend la haine, les désirs de vengeance et tous les attentats auxquels conduisent ces sentiments coupables ! Que de maladies en moins, que de vies qui ne seraient pas usées prématurément, que d'avenirs ne seraient point compromis, que de foyers ne seraient pas brisés, que de drames occasionnés par l'inconduite ne se produiraient pas, si l'on observait bien le sixième commandement ! Il n'y aurait plus de vols ni d'injustices, plus besoin de gendarmes ni de tribunaux si on observait bien le septième. Enfin il n'y aurait plus de mensonges, plus de médisances, plus de calomnies si on observait bien le huitième : tout le monde se respecterait, s'estimerait, s'aimerait, la terre redeviendrait le Paradis terrestre.

S'il ne dépend pas de nous seuls qu'il en soit ainsi, du moins, par l'accomplissement des commandements de Dieu, nous mériterons ici-bas la joie du devoir bien rempli et la paix du cœur que Dieu promet aux fervents observateurs de sa loi : « *Pax multa diligentibus legem tuam* » (Ps. cxviii, 165) ; nous mériterons surtout le bonheur éternel du ciel. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XII

SEXAGÉSIME : *Comment entendre la parole de Dieu*

Dans cette parabole de la semence, Notre-Seigneur nous enseigne que sa parole, toujours si puissante et si féconde en elle-même, n'opère en nous que suivant nos dispositions ; en d'autres termes, que la bonne semence ne fructifie dans nos âmes que selon la manière dont elle y est reçue.

Examinons donc comment nous devons recevoir la parole de Dieu pour qu'elle soit efficace.

1° Nous devons la recevoir *avec attention*. 2° Nous devons *la méditer*. 3° Nous devons *écarter résolument les obstacles* qui s'opposent à sa croissance.

I

Nous devons recevoir la parole de Dieu avec attention. — S'il nous avait été donné d'assister aux prédications du Sauveur, quelle attention n'aurions-nous pas prêtée à ses discours ! Or, la parole du prêtre est la parole de Dieu. « Nous sommes, disait

S. Paul, les ambassadeurs de Dieu, et quand nous parlons, quand nous exhortons, nous sommes ses interprètes. » Nous ne sommes pas des voix, mais des échos.

Qu'importe donc que la parole du prêtre soit revêtue de tous les agréments littéraires ou qu'elle soit inculte ! Nous devons nous préoccuper moins de celui qui parle, que de la vérité qui tombe de sa bouche. Il importe peu, n'est-il pas vrai ? que la nourriture de notre corps nous soit servie dans de la vaisselle d'argent ou dans de la vulgaire faïence, pourvu qu'elle alimente en nous le feu sacré de la vie. Ainsi il importe peu que la parole de Dieu passe par la bouche d'un orateur sublime ou par la bouche d'un homme simple, pourvu qu'elle nous donne la sainte vérité qui doit nourrir nos âmes.

Et voici une autre raison qui réclame notre attention. — La parole de Dieu se rapporte à nos plus chers intérêts : elle traite du ciel à gagner et de l'enfer à éviter, après un passage plus ou moins long dans cette vie, dont nous sentons tous l'effroyable instabilité. Or, quand il s'agit d'affaires importantes, nous sommes souverainement attentifs. Pour des gains à réaliser, des avantages temporels à recueillir, nous sommes tout oreilles et nous nous enquérons des derniers détails qui peuvent favoriser l'exécution de nos projets. Cette même attention, il est raisonnable de l'apporter à la gestion des intérêts de notre âme, et c'est pourquoi nous ne devons pas recevoir la parole de Dieu avec légèreté et comme au bord du chemin de notre intelligence, où les oiseaux du ciel (c'est-à-dire les pensées multiples qui assiègent toutes nos minutes) viennent supplanter les pensées sérieuses.

II

Nous devons donc recevoir la parole de Dieu avec attention, mais nous devons aussi *la méditer*. — Le laboureur qui sème le grain ne le laisse pas à la surface du champ, mais il le couvre de terre pour qu'il puisse se conserver et se nourrir. Image sensible de ce que nous devons faire pour la parole de Dieu. Il faut la faire *pénétrer* dans nos cœurs, *l'assimiler* et comme *l'enraciner* par la réflexion. « Beaucoup de personnes, dit S. Jean Chrysostome, en sortant d'un jardin, emportent une rose ou quelque autre fleur pour les respirer au cours de la journée ; de même, en sortant de l'église, nous devrions emporter une bonne pensée et y réfléchir pendant la semaine. »

Si notre âme reste vide, à l'heure de la tentation nous nous éloignerons de Dieu.

III

Enfin nous devons *éloigner les obstacles* qui s'opposent à la croissance de la parole divine. — La vérité une fois conquise n'est pas invulnérable. Elle est menacée par les sollicitudes trop terrestres, et particulièrement par les plaisirs de la vie que l'Evangile appelle les broussailles et les épines.

Si donc, après avoir reçu la lumière de Dieu, nous nous adonnons à la vie ordinaire du monde sous le fallacieux prétexte qu'il faut faire comme les autres, nous assisterons bientôt à l'agonie de la vérité dans nos âmes. Nous garderons les pratiques religieuses, tout l'extérieur du christianisme, mais nous perdrons la sève chrétienne. Nous continuerons à faire partie du corps de l'Eglise, mais nous ne ferons plus partie de son âme.

Pour rester fidèles à la parole de Dieu, nous devons nous imposer une certaine gêne, dans nos *pensées*, nos *paroles*, nos *lectures*, nos *démarches*. « Chrétien » veut dire « disciple du Christ » et l'on ne peut mériter ce nom sans porter une partie de la croix du Sauveur. Ici les raisonnements sont inutiles, puisque nous avons la parole précise et autorisée du Maître : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Conformons donc notre vie aux divines prescriptions ; ainsi nous serons la bonne terre qui produit du fruit au centuple, digne d'être amassé dans les greniers éternels. Ainsi soit-il.

XIII

QUINQUAGÉSIME : *Jésus prophète*

Mes frères,

Pour comprendre cette page évangélique que vous venez d'entendre, il est utile de connaître les circonstances qui en forment le cadre. C'était 8 jours avant la mort de Notre-Seigneur, quelques semaines après la résurrection de Lazare. L'éclat de ce miracle avait été tel que le Sanhédrin atterré avait porté contre Jésus la peine d'excommunication. En vertu de ce décret religieux on publia, dans les 400 synagogues de la Ville sainte, que quiconque rencontrerait Jésus de Nazareth aurait le droit de le tuer. Mais, son heure n'étant pas encore venue, Jésus se retira au-delà de Jéricho, à dix lieues de Jérusalem. C'est là qu'aujourd'hui le divin Maître nous donne une magnifique *preuve de sa divinité* en prédisant sa Passion.

* *

Si un homme plein de force prédisait l'époque et les circonstances de sa mort et que l'événement correspondît point par point à la prophétie, nous dirions que cet homme avait une clairvoyance plus qu'humaine.

Or, bien des fois Notre-Seigneur a prédit sa Passion. — Déjà après la multiplication des pains dans le désert, Jésus avait annoncé à ses apôtres qu'on le mettrait à mort et qu'il ressusciterait le troisième jour. Plus tard, après la Transfiguration, il revint sur ce douloureux sujet : « Retenez bien ma parole, dit-il à ses disciples, je serai livré à mes ennemis, on me mettra à mort, mais je ressusciterai. » Une autre fois, on était venu lui dire de quitter la Galilée, parce qu'Hérode était décidé à le faire périr : « Allez dire à ce renard, avait répliqué Jésus, que je continuerai mon ministère et que j'irai ensuite à Jérusalem où je dois mourir. »

Aujourd'hui, Jésus revient sur son supplice. Huit jours seulement le séparent de la mort, et il tient à préparer ses apôtres à ce funèbre événement, afin

que leur foi ne défaille pas au jour de l'épreuve. Il les prend donc à part : « Voici, leur dit-il, que nous montons à Jérusalem et tout ce que les prophètes ont annoncé relativement au Messie va s'accomplir, car il sera livré aux païens, traité avec dérision, frappé de fouets, couvert de crachats, et, après qu'on l'aura flagellé, on le fera mourir ; mais il ressuscitera le troisième jour. »

Nous qui connaissons l'histoire des souffrances de notre divin Maître, nous savons que cette prédiction s'est réalisée à la lettre. Nous devons donc conclure, de cette clairvoyance pénétrante du Sauveur, à sa divinité.

* *

Jésus a fait de nombreux miracles. De plus il a accompli les prophéties qui annonçaient sa vie, sa mort, sa résurrection. En outre, ici, nous le voyons faire des prophéties qui se sont pleinement réalisées. Ainsi il a multiplié les preuves de sa divinité.

Puisque la vérité surabonde dans son témoignage, appuyons-nous sur lui avec confiance, et que sa doctrine soit l'immuable règle de notre conduite. Ainsi soit-il.

SUR LE PRÉSENT ET L'AVENIR DU CATHOLICISME [1]

I

CE QU'ON NOUS PRÉDIT

Messieurs,

Le Catholicisme, religion de nos pères et la nôtre, n'est pas autre chose, au fond, que l'Eglise catholique elle-même, avec ses dogmes, ses institutions et ses pratiques, société visible fondée par N.-S. Jésus-Christ et constituée sous l'autorité du Souverain Pontife de Rome, successeur de S. Pierre, le premier Pape. C'est une organisation puissamment construite, et faite d'ordre et de raison : c'est là sa force humaine. Mais il est plus que cela : il est une vie de dépendance et d'adoration aimante, dans la soumission à la pensée divine et à l'Esprit divin.

Depuis deux mille ans, c'est-à-dire depuis l'avènement de Jésus et l'élection de Pierre par Jésus, il existe et il dure. Son rôle historique est extraordinaire. Grandi au milieu des persécutions, il a fini par conquérir la terre entière, et c'est justement parce qu'il est répandu dans tout l'univers qu'il porte son nom : *catholique* veut dire *universel*.

Je juge utile, Messieurs, de consacrer les entretiens de ce Carême à cette religion qui nous est si chère, et que quelques-uns d'entre vous croient peut-être menacée, des faux prophètes s'élevant, à chaque instant et partout, qui en prédisent la ruine.

Je juge cet effort utile, car il faut étudier son temps et les hommes de son temps afin de savoir où est le péril, s'il y a un péril, et de prendre les moyens de le conjurer. Beaucoup dépensent leur patience, leur talent et leur vie à réfuter des objections surannées et des systèmes tombés dans l'oubli. C'est comme si un général fortifiait des passages par où l'ennemi ne songe plus à passer. Pendant qu'il se dépense à l'œuvre, il laisse libre la voie qui peut mener au cœur de la place. Nous, envisageons, dévisageons le péril présent, et voyons s'il est réel ou imaginaire.

Ecoutons d'abord les prétendus prophètes qui nous prédisent la fin du catholicisme.

Nous entendrons ce qu'ils disent ;

Nous examinerons leurs raisons ;

Nous leur opposerons les preuves les plus générales de notre vitalité. Simple indication : des preuves plus nombreuses et plus précises de cette vitalité seront mises en avant et développées au cours de nos autres entretiens.

I

Messieurs, c'est une idée souvent exprimée dans tous les temps par les ennemis de l'Eglise, que le Catholicisme n'est pas viable, et que désormais ses jours sont comptés. Il était à peine né qu'on proclamait déjà qu'il allait mourir. Les empereurs et les proconsuls des premiers siècles croyaient bien l'enterrer ; les rhéteurs païens croyaient bien l'abattre ; et depuis, il n'est pas de secte qui, en venant au jour, ne se soit vantée de le remplacer.

Il serait intéressant de rassembler les textes historiques qui attestent dans les générations passées un espoir toujours déçu et toujours renaissant. Sans remonter à Celse ou même à Voltaire, on entendrait un Mérimée nous confier vers 1840 que le Catholicisme était à son crépuscule et qu'il ne tarderait pas à s'éteindre ; Renan et Berthelot confirmer cette prophétie ; Musset constater que les clous du Golgotha ne soutiennent plus le Christ en croix ; et nos innombrables écrivains libres-penseurs d'hier et d'aujourd'hui, quelques-uns instruits et graves, répéter ces basses et sombres prophéties.

Pour Auguste Comte, grand admirateur pourtant de l'édifice social créé dans le passé par l'Eglise, celle-ci est définitivement ruinée, figée dans l'immobilité des formes, incapable d'évolution et par conséquent d'avenir.

Renan, déjà nommé, déclare que le peuple ne reviendra plus aux croyances catholiques.

« On ne ressuscite pas les choses mortes, dit un obscur publiciste ; le passé ne revient pas. La foi s'en va, elle est partie ; nous ne la verrons plus fleurir ! »

Un autre, revenant de Rome, assure qu'il n'y a trouvé que des décombres, le tronc pourri d'un arbre incapable d'un nouveau printemps.

Taine écrivait presque en même temps : « Rome sent la mort ! » Et Jaurès, un peu plus tard, affirmait : « Rome est morte ! »

En 1903, un rédacteur d'un grand journal écrivait : « En 1905, au plus tard 1906, le catholicisme sera enterré ! »

Vers la même époque, un écrivain d'un groupe de la libre-pensée, s'adressant à l'Eglise, lui disait en substance : « Tu as fait ton temps. Tu ne ré-

[1] Sous ce titre, nous allons donner huit conférences aux hommes, qu'on pourra utiliser pour le prochain Carême.

ponds plus aux aspirations de la société actuelle ; tu n'es plus qu'une ruine ressortissant de l'archéologie. Tu relèves de la Commission des monuments historiques. La *conscience moderne* t'ignore. Ton Pape n'est qu'une sorte de Grand Lama, et ta religion n'est qu'un fétichisme. Place à la religion de l'avenir et à ses adeptes ! »

Aulard, mort naguère, parle dans le même sens : « L'Humanité pensante, écrit-il, ne se reconnaît plus dans l'Eglise catholique, et sous les yeux de cette Eglise s'élabore spontanément une autre cité humaine, qui éliminera, à coup sûr, la vieille cité morte. »

Anatole France soutient que « l'apparition de la *Vie de Jésus* par Renan a absolument tué le Christianisme. »

Un gros bonnet de la franc-maçonnerie, le sénateur Delpech, s'écrie : « La revanche de Julien l'Apostat est arrivée, le Galiléen est vaincu, et sa religion maudite va être balayée. »

A cette heure même, des philosophes allemands, considérant que la foi va mourir et qu'il faut doter le monde moderne d'une nouvelle conscience, construisent dans les nuages, — à leur habitude, — la cité où les hommes seront religieux et vertueux sans religion ! [1]

Ne parlons pas des politiciens ou journalistes radicaux, socialistes, communistes : l'Eglise oppose à leurs rêves insensés la barrière de sa doctrine : c'en est assez pour qu'ils veuillent croire qu'elle est morte ou va mourir...

Quel effravant ensemble, Messieurs, de fâcheux présages ! On est surpris, on est alarmé, on est presque épouvanté, à la lecture de ces horoscopes débités d'un ton si tranquille et si assuré. Et pendant que les sectaires tressaillent d'aise à ces révélations, il nous prend, à nous catholiques, pauvres cerfs aux abois, voisins de l'hallali fatal, des envies de pleurer ! Nos prophètes de malheur n'en tirent que de plus belle la cloche funèbre et n'en sonnent qu'avec plus de vigueur le glas du catholicisme, et « l'impression qu'ils finissent par produire est telle que ceux qui, comme nous, se sentent bien vivants, se demandent s'ils ne sont pas le jouet d'un mauvais rêve [2]. »

Serions-nous morts ? Notre catholicisme est-il vraiment en ruine ?

Nous répondrons à cette question. Demandons-nous, auparavant, quelles sont les raisons que ces gens invoquent pour abuser de la simplicité et de l'ignorance de leurs lecteurs ou auditeurs, et leur faire entrer dans l'esprit une idée et un espoir dont la moindre réflexion montrerait la vanité et la sottise.

Voici leurs sophismes. Quelle est leur force ? Quelle, leur portée ?

II

Les raisons invoquées par les singuliers prophètes dont nous parlons sont diverses. Il y en a d'apparence philosophique ; d'autres s'appuient sur des observations et des faits.

1. Examinons d'abord les premières. Nos adversaires disent :

— C'est l'universelle loi du monde que tout ce qu'il contient naît pour périr. La vie, quelque forme qu'elle revête, est en perpétuel écoulement. Rien n'échappe à ce fatal glissement vers la mort, ni l'homme, ni les sociétés, ni les patries, ni les civilisations, ni les religions elles-mêmes. Tous les phénomènes sont régis par la même inexorable loi, courent au même inévitable néant : le Catholicisme ne saurait être excepté.

— L'Eglise, nous disent-ils encore, comme tout système humain, a eu son commencement, sa croissance, son apogée ; depuis la fin du moyen âge, elle résiste à la mort, mais elle décline, elle s'en va d'une vieillesse lente et d'autant plus irrémédiable... L'humanité qui marche regarde devant elle, non en arrière ; nous avons mieux à faire que de rêvasser devant des tombeaux vides [1].

— Le Catholicisme doit finir, comme ont fini toutes les religions de l'antiquité. « Prenons, si vous voulez, écrit Anatole France, un exemple : nous avons quelque expérience de la vie et de la mort des religions. La fin du polythéisme romain, en particulier, nous est assez connue. D'après cette fin lamentable nous pouvons nous figurer celle du Christianisme dont nous voyons le déclin [2]. » Notre prophète, auteur de ces lignes, va même jusqu'à nous représenter la disparition de l'Eglise par un trait qui lui a paru sans doute charmant. Le jour vient, selon lui, où le Pape, de son nom Pie XXV, « ne sera plus qu'un vulgaire teinturier, demeurant via dell' Orso, à Rome, et reconnu seulement par quelques milliers de personnes en Europe. »

Tout cela serait vrai, Messieurs, si le Catholicisme était une institution comme une autre, et si l'Eglise était une société comme une autre. Mais c'est là un édifice qui n'est pas fait de main d'homme. « Le saint Temple du Seigneur est de structure divine, Dieu l'a élevé ; il est solidement bâti sur la pierre ferme [3]. » Vingt siècles d'orages ont prouvé qu'on ne pouvait lui appliquer les lois communes.

Cette simple réflexion démolit toute la philosophie de nos augures. Ils ne veulent pas admettre le surnaturel, mais il est, et de ce qu'il existe, leur raisonnement est faussé.

2. Les faits maintenant.

On nous dit : — « Le Catholicisme doit finir et finira, parce que la laïcité est désormais la règle des esprits. Or la laïcité est l'affirmation de la précellence de la raison sur la foi, de l'expérience sur le dogme... Elle proclame énergiquement qu'il est contraire à la commune raison d'entraver le libre mouvement de la pensée par une mystique créée il y a deux mille ans, au sein d'un petit peuple sémite, et

[1] Comte d'Harcourt, dans *Les Lettres*, du 1er sept. 1928.
[2] Paul Barbier, *L'Eglise se meurt, l'Eglise est morte* (Paris, Lethielleux).

[1] Emile Baumann, objection d'Ardel dans *Le Baptême de Pauline Ardel*.
[2] Anatole France. *Sur la Pierre blanche*.
[3] Bréviaire Romain, Fête de la Dédicace.

d'étayer sur cette mystique l'organisation politique et sociale des démocraties modernes [1]. »

Le monde se laïcise, voilà un fait.

Il y a quelque trente ans, — c'était vers 1898, si je ne me trompe, — une grande Revue parisienne, le *Mercure de France,* fit une enquête sur cette question : « Assistons-nous à une dissolution ou à une évolution de l'idée religieuse ? » Les hommes distingués consultés par la Revue lui adressèrent des réponses diverses dans la forme et dans le fond, mais qui presque toutes déclaraient le sentiment religieux immortel. Pour ce qui est des religions, plusieurs les déclaraient caduques et périssables, et quant au Catholicisme, si quelques bons esprits le considéraient comme la religion définitive, épanouissement authentique de l'Evangile, vérité souveraine et suprême espoir du monde, tous nos grands hommes libres-penseurs décrétaient qu'il avait fait son temps, que la raison humaine rejetait ses dogmes et qu'il était condamné à disparaître...

Voilà un autre fait : il y a (nous le savions déjà) des hommes qui sont convaincus que l'Eglise catholique est condamnée à laisser la place à autre chose.

Donc, deux faits : l'orientation des esprits vers le laïcisme ; la conviction de certaines gens que le catholicisme est en baisse et marche vers sa ruine. Que penser de cela ?

Que le laïcisme ait fait des progrès appréciables chez nous, en France ; qu'il ait des chances de se fortifier et de grandir encore, c'est exact. Mais la France n'est pas le seul pays du monde ! Or, cette doctrine fait-elle partout, dans tout l'univers, les mêmes ravages ? Non. Il est des nations qui se défendent, et tout nous dit que l'on s'apercevra bientôt qu'il faut rejeter, sous peine de mort pour les sociétés, des principes d'ailleurs absurdes, et qui, niant Dieu, enlèvent toute autorité aux lois et toute règle directrice à la conscience. Il reste que ce laïcisme est une crise qui peut cesser comme toutes les crises ; et de ce qu'il a une certaine virulence actuelle, on ne peut conclure qu'il soit pour l'Eglise une menace permanente et victorieuse.

Quant à l'opinion, si fortement affirmée par certains esprits, que l'Eglise se meurt ou même est morte, j'avoue que cette affirmation m'a toujours paru l'une des plus saugrenues entre toutes les invraisemblables sottises qui ont trouvé crédit auprès des hommes de notre temps. Car enfin, il faut se boucher volontairement les yeux pour ne pas voir que le catholicisme demeure encore, malgré certains fléchissements locaux et passagers, extraordinairement vivant.

Laissons donc de côté nos préjugés de Français trop habitués aux conclusions et aux généralisations hâtives. Ne nous imaginons point, parce que la religion fléchit chez nous ou chez nos voisins, qu'elle fléchit partout. N'assimilons pas toute la planète à notre petit coin de terre. Ouvrons les yeux sur un horizon plus étendu ; ne nous contentons point de regarder ce qui se passe dans notre village, dans notre petite ville ou même dans notre étroite région : regardons ce qui se passe dans le monde. C'est dans ce large panorama seulement que nous apparaîtra la vérité.

[1] Victor Basch, dans la *Volonte*.

Est-ce exact que le Catholicisme soit partout en décadence ? Est-il vrai qu'il est une religion vieillie, usée, dont les cadres ne s'adaptent plus aux idées du présent ? — Je réponds carrément : Non !

Le Catholicisme a fait des pertes, mais il a réalisé aussi des gains, et sa situation dans l'univers demeure florissante. Voilà le vrai.

Avant d'entrer dans le détail, — ce que je ferai au cours de nos conférences, — je veux, Messieurs, vous démontrer *en gros* la vérité de ce que j'avance.

III

Ceux qui prétendent que le Catholicisme, fondé il y a deux mille ans, vieillit et s'use, se trompent, ou peut-être veulent se tromper. Ils ressemblent à ceux qui nient l'existence de Dieu par peur de Dieu. Le Catholicisme est une force qu'ils voudraient voir détruite, parce que cette force entrave leurs passions et qu'ils rêvent une société sans foi et sans loi. Conclusion : il doit disparaître !

Quand ils affirment la décadence et la prochaine disparition du Catholicisme, ils expriment ce qu'ils désirent, non ce qui est.

Le vrai, c'est que, depuis ses lointaines origines, l'Eglise catholique n'a cessé de grandir. Elle a grandi malgré son opposition à l'aveugle démence des sens. Elle a grandi malgré la persécution exercée par la force brutale qui a inondé toute la terre du sang des martyrs. Elle a grandi malgré les politiques ombrageuses qui ne lui ont ménagé ni les spoliations ni les proscriptions. Elle a grandi malgré les maladresses et les fautes mêmes de ses défenseurs attitrés.

Une statistique a été établie récemment en Allemagne, qui montre ces incessants progrès depuis le Ier siècle jusqu'à notre temps. Dressée par des protestants, nous pouvons être sûrs qu'elle n'a rien d'exagéré. Voici ce tableau :

Fin d[illegible]	Ier	[illegible]	500 000	ca[illegible]
	IIe	—	2 000 000	
—	IIIe		5 000 000	
—	IVe		10 000 000	
	Ve	—	15 000 000	—
—	VIe	—	[illegible]0 000 000	
—	VIIe		25 000 000	
	VIIIe		30 000 000	
	IXe		40 000 000	
—	Xe	—	[illegible]6 000 000	
—	XIe	—	70 000 000	
—	XIIe		80 000 000	
—	XIIIe		85 000 000	
—	XIVe		90 000 000	
	XVe		100 000 000	
	XVIe		12[illegible] 000 000	
	XVIIe		18[illegible] 000 000	
	XVIIIe		220 000 000	
	XIXe		260 000 000	

Ce qui ne bouge plus se décompose, a-t-on dit ; ce qui ne s'accroît plus se rapetisse ; ce qui n'avance pas recule. Vous voyez, par ce tableau, que le Catholicisme ne s'est pas décomposé, ne s'est pas rape-

tissé, n'a pas reculé : il a avancé et il avance toujours et sa progression est prodigieuse.

Cinq cent mille catholiques à la fin du Ier siècle ; près de trois cents millions à la fin du XIXe, voilà la marche du Catholicisme dans le monde, de ses origines à nos jours.

Près de trois cents millions d'âmes croient au même Dieu, adorent le même Christ, obéissent au même Pontife, reçoivent les mêmes sacrements, partagent les mêmes certitudes et les mêmes espérances. Il y a des degrés dans la foi et la pratique, évidemment. Mais quelle multitude, malgré tout, nous apparaît réunie dans le giron de notre Eglise catholique, apostolique et romaine ! Et quand on constate l'activité religieuse qui soulève, agite, emporte cette masse, la fécondité de son action et de ses œuvres sur toute la surface de la terre, quelle manifestation de vie et quel spectacle réconfortant pour nous, atterrant pour nos ennemis, s'ils voulaient voir et comprendre !

* *

Un jour Dieu appela Ezéchiel et lui dit : « Fils de l'homme, prophétise contre les faux prophètes qui prophétisent selon leur propre esprit : Voici ce que dit le Seigneur : Malheur aux prophètes insensés qui ne voient rien ! Ce sont des renards dans le désert... Leurs visions sont vaines, leurs divinations mensongères. » (Ez., XIII).

J'emprunte, Messieurs, ces paroles des Saints Livres, et je les applique hardiment aux oracles de nos augures modernes et à ces augures eux-mêmes. Quand ils annoncent la fin de l'Eglise et du Catholicisme, possible qu'ils soient sincères ; mais leurs prédictions n'en sont pas moins des mensonges, leurs visions de l'avenir sont vaines, leurs divinations illusoires. Sincères ou non, ce sont, comme le dit Ezéchiel, des renards astucieux, de rusés compères qui s'appliquent à détacher la foule de nous par le découragement. Ils n'y réussiront pas.

Non, ils n'y réussiront pas. Les raisons en sont innombrables. La première, c'est que les hommes qui prédisent la fin du catholicisme et de l'Eglise ne sont pas qualifiés pour porter un jugement sur une question de cette portée, qu'ils ne sont pas impartiaux et ne peuvent pas l'être, et donc que leurs prophéties sont dénuées de toute autorité.

C'est là, Messieurs, ce que j'établirai dans notre prochaine conférence.

INSTRUCTIONS SUR LA SAINTE EUCHARISTIE

XXXII

LA SAINTE VIERGE, MODÈLE DES COMMUNIANTS

Mes frères,

Vous pensez bien que la piété catholique n'a pas été sans voir des rapports et sans établir des rapprochements entre l'Eucharistie qui, en toute réalité, est Jésus même, et la Vierge Marie, la divine Mère de ce même Jésus. Ces rapports et ces rapprochements, elle les a, en effet, bien des fois mis sous les yeux des âmes dévotes.

Sans doute, il y en a, dans le nombre, qui sont cherchés, forcés, artificiels, illusoires. Mais à côté, il en est de naturels, de fondés, de solides. Nous parlerons de ceux-là aujourd'hui, si vous le voulez bien, et nous satisferons ainsi, du même coup, et notre amour pour le Dieu caché sous les voiles des saintes Espèces et notre fidèle tendresse pour celle qui lui a donné la vie mortelle qu'il a sacrifiée pour nous.

Mon idée, l'idée que je voudrais développer quelque peu aujourd'hui devant vous, c'est que la Vierge Marie est le modèle du chrétien qui communie, parce que *c'est elle qui a communié la première*, et que *sa communion fut la plus parfaite qui se puisse concevoir*.

Sujet très simple, mais très fécond, que j'aime à traiter devant vous qui le comprendrez sûrement, et non moins sûrement en tirerez un profit spirituel sérieux.

I

La divine Vierge, la première, a contenu le Verbe Incarné comme le contiennent les espèces sacramentelles : la première, elle a été le tabernacle de son Dieu, quand elle le possédait dans son sein virginal, avant la Noël où il apparut enfin ; pendant la vie mortelle de Jésus et après son Ascension, elle a été la première communiante que la terre ait contemplée.

Il me semble facile de deviner quelque chose de son état d'âme, après qu'elle eut prononcé, en réponse à l'annonce de l'Ange, sa déclaration de soumission et d'amour : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole, » et que l'Incarnation fut un fait accompli.

Elle se sent avec son Fils encore inconnu dans une profonde unité de vie. Elle ne lui est plus seulement unie par la grâce qu'elle eut dès le premier instant de son existence terrestre, mais par le lien plus profond de la consanguinité. Ce corps du Christ, ce sang du Christ que le prêtre nous donnera dans l'Eucharistie, c'est sa chair, c'est son sang. C'est de son corps virginal et de son sang plus pur que le sang de la première femme avant le péché, c'est des propres éléments de son corps et de son sang que le corps et le sang du Christ se forment. Le Christ les lui emprunte, et toujours le corps et le sang du Christ garderont quelque chose de la source où ils ont pris naissance. Avec plus de raison encore que S. Paul, elle peut dire : « Ce n'est pas moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi ! »

Ainsi la Vierge Marie, m. f., est la première qui ait communié. Si communier, c'est recevoir le vrai corps du Christ, si c'est le posséder dans son corps, physiquement, et si c'est en même temps recevoir et posséder son âme, et par l'entremise de ce corps et de cette âme, la divinité même, — et communier c'est bien cela, — ne voyez-vous pas que les mois qui se sont écoulés de l'Annonciation à la Nativité n'ont été qu'une longue, complète, parfaite et divine communion ?

En recevant Jésus dans son sein, Marie l'absorbe pour ainsi dire, et l'union la plus intime, entre elle et lui, commence, cette union de la mère et de l'en-

fant à naître, qui est bien la communion la plus totale, la plus achevée, la plus absolue qui se puisse imaginer.

Cette communion corporelle cessa quand, comme un fruit se détache de la branche qui le porte, Jésus se détacha de sa mère et fit son entrée dans le monde, mais elle se continua sous la forme d'une communion spirituelle, son esprit demeurant uni à l'esprit de Jésus, son cœur au cœur de Jésus, son esprit à l'esprit de Jésus. Cette communion dura trente-trois ans, profonde, tendre, constante.

D'après des traditions dont Suarez, — un grand théologien, — s'est fait l'écho, la Vierge Marie, à la Cène, communia la première, avant tous les apôtres. Elle n'était pas dans la salle même du Cénacle, mais dans une pièce voisine où Jésus lui-même lui porta le Pain consacré. Cette tradition a bien un certain air de légende, elle est respectable cependant et touchante.

Après le drame affreux du Calvaire, Marie communia sous la forme eucharistique. « Au sein de la mort de Jésus, nous dit un prédicateur, Marie, exécutant aussitôt le testament du Calvaire, se retira dans la maison de Jean dont, par une disposition divine, elle était devenue la mère, en même temps que la mère de tous les hommes. Et, dans cette maison bénie que la tradition a placée tout près du Cénacle, elle communiait, tous les jours, des mains de son fils adoptif. Et chaque fois que l'heureux apôtre approchait de ses lèvres l'Hostie sainte, il lui adressait sans doute, d'une voix tremblante d'émotion, la parole de Jésus mourant : « Femme, voici votre Fils. *Mulier, ecce Filius tuus !* » Et cette parole, qui naguère avait été pour elle un glaive de douleur, devenait alors une source de joies ineffables, d'indicibles transports. Et le Verbe fait chair entrait de nouveau dans son sein, et c'était en elle un renouvellement du mystère de l'Incarnation. A ces heures si suaves, tout le ciel était dans son âme ! [1] »

II

Cette merveilleuse communion de la Vierge avec son divin Fils a été, ai-je dit, la plus parfaite des communions qui se puisse concevoir. Pas plus que nous Marie ne voyait Jésus, lorsqu'il n'était pas né encore ; pas plus que nous elle ne l'entendait, puisqu'il n'avait pas encore de voix ; pas plus que nous elle ne se faisait une idée de son visage, puisqu'elle ne l'avait pas encore vu. Jésus était pour elle un mystère, comme il est un mystère pour nous. Malgré tout elle ne vivait que pour lui.

Certes, elle n'oublie rien des soucis que réclame sa maison, et S. Joseph n'aura jamais à se plaindre que la douce ménagère ait oublié les humbles services qu'il attend d'elle. Elle vaque, dans la petite ville tranquille, à toutes les tâches dont les femmes ont la charge. Mais sa pensée, mais son cœur, mais tout son être est occupé de son enfant. Elle l'aime, elle l'adore, elle l'appelle, elle l'attend.

Elle l'attend, mais sans impatience, heureuse si toujours il demeurait en elle et si jamais elle ne devait se séparer de lui !

En possession de ce divin trésor, elle s'anéantit, elle adore, elle se confond en protestations de reconnaissance, elle contemple, elle aime et de plus elle se donne. Elle s'offre à son Fils pour le nourrir, le servir, l'élever, le suivre. Elle fait converger vers lui toutes ses actions, elle ne vit, elle ne respire que pour lui ! Et c'est ici qu'elle nous apparaît comme le modèle des âmes communiantes.

D'autre part, il est facile d'imaginer les sentiments de foi, de tendresse, de reconnaissance, de recueillement, d'adoration muette et profonde, de cette Mère, lorsqu'elle recevait, comme nous le recevons nous-mêmes, son Fils bien-aimé sous les voiles de l'Hostie. Quelle union de leurs deux corps et de leurs deux âmes ! Quels transports dans la possession totale ! Quel accord des volontés ! Si j'ose m'exprimer ainsi, quel duo d'amour surnaturel !

La Vierge Marie, vous le voyez, m. f., a été la première des premières communiantes. En cette qualité, elle nous donne une leçon, que vous entendrez et que vous suivrez, si vous voulez lui être agréable.

Elle vous dit : « Mon vœu le plus ardent, c'est que vous goûtiez mon bonheur, le bonheur que j'ai éprouvé alors que, jeune mère qui attend l'heure où la vie sortira d'elle, j'avais mon Fils en moi ! Vous connaissez sa parole : « Celui qui s'unit à ma chair et à mon sang demeure en moi et moi en lui. » Alors il était en moi et tout mon être était à lui, en lui ! Vous vous rappelez, dit-elle encore, ces autres paroles : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » Sa chair, son sang, tout son cher corps était en moi. J'avais la Vie ! Venez donc, venez à la Table Sainte ! Communiez, et le bonheur et la vie, vous en jouirez à votre tour, comme j'en ai joui en ces jours d'éternelle bénédiction ! »

Marie nous presse de recevoir son Fils comme si elle désirait qu'en recevant le corps de Jésus, nous recevions en même temps quelque chose d'elle-même. N'est-ce pas elle, la Toute-Immaculée, qui a tissé la chair dont elle a revêtu le Verbe comme d'un manteau périssable ? Mais en même temps qu'elle nous presse de communier, elle nous conjure d'avoir pour son Jésus les mêmes sentiments qui, pour lui, lui remplirent le cœur : sentiments d'humilité, sentiments d'adoration, sentiments de reconnaissance, sentiments d'amour, sentiments de fidélité.

Sentiments d'humilité. Elle s'appelait la servante du Seigneur. Soyez, devant votre Dieu possédé, des âmes qui connaissent leurs faiblesses et qui les avouent avec confusion. Elle était digne, elle ; vous, l'êtes-vous ?

Sentiments d'adoration. Comme la Sainte Vierge, vous avez en vous le Verbe, le Fils de Dieu, celui que ne peuvent contenir ni la terre, ni les cieux. Adorez avec elle cette grandeur qui s'est inclinée vers vous dans un geste d'ineffable bonté.

Sentiments de reconnaissance. Chantez, vous aussi, votre *Magnificat*. Dites avec elle : « Mon âme loue

[1] Chan. P. Boutin, *L'Eucharistie*, 16 mai-16 juin 1921.

le Seigneur, et mon esprit est dans la joie parce qu'il a regardé ma faiblesse. » Qu'il soit remercié et béni pour les grandes choses qu'il a faites en moi !

Sentiments d'amour. Elle aime Jésus comme une mère aime son fils unique. Aimez-le comme votre frère, votre compagnon de route, votre ami, votre surnaturel Ami !

Sentiments de fidélité. Jamais Marie n'a quitté Jésus ; priez-la pour que vous ne le quittiez jamais.

* *

Ainsi vous imiterez l'incomparable modèle que j'ai essayé de vous mettre sous les yeux. Quand vous communierez, m. f., évoquez donc dans votre pensée l'image de la Sainte Mère de Dieu. Priez-la de vous assister dans cette grande action et de vous obtenir la grâce de recevoir son Jésus et de le garder en vous avec une ombre au moins de sa foi et de sa piété, d'être comme elle un digne tabernacle, un convenable sanctuaire d'une auguste présence.

Sans doute, elle est l'Immaculée, nous sommes des pécheurs ; elle est d'une sainteté consommée, et nous sommes sans vertus ; elle est pleine de grâces et nous, ce que nous en recevons de la bonté divine, souvent par son intercession, nous le dissipons comme un prodigue sa fortune ; elle est la Reine du ciel et de la terre, et nous, quelle est notre dignité ? Elle nous domine infiniment. Pourtant, elle a vécu sur notre terre ; son âme était une âme humaine ; son cœur, un cœur humain ; ce qu'elle a été, nous pouvons l'être selon notre mesure.

Prenons-la donc pour exemple et imitons-la dans ses rapports avec Notre-Seigneur qui, tout en étant son Fils, est son Seigneur aussi. Ce généreux effort pour nous rapprocher d'elle nous rendra, non pas dignes de la communion, action si haute qu'elle dépassera toujours nos mérites, mais, — et c'est là seulement ce que nous pouvons espérer, — moins indignes. Ainsi soit-il.

A DES TERTIAIRES FRANCISCAINS

XII

LA PIÉTÉ SÉRAPHIQUE

Exerce autem teipsum ad pietatem.
Exercez-vous à la piété.
(I Tim., IV, 7).

Le Tiers Ordre fait participer ses membres à la sainteté de la vie religieuse. Par l'esprit de détachement, les Tertiaires connaîtront les énergies de la sainte pauvreté ; par l'esprit de continence, ils éprouveront la vigueur de la chasteté ; par l'amour de la discipline, ils bénéficieront des victoires promises à l'obéissance. Quelle est la vertu dont ils ont besoin pour réaliser ce programme de perfection évangélique ? La réponse ne saurait être douteuse : la *piété*, qui est utile à tout et qui a reçu la promesse des bénédictions divines pour le temps présent et pour la vie future, sera leur lumière et leur force.

S. Paul, écrivant à son disciple Timothée, lui recommandait de s'exercer lui-même à la piété : « *Exerce autem teipsum ad pietatem.* » La recommandation ne perd rien de sa force placée dans la bouche du Séraphique Père. Il est vrai que, lorsque S. François développe sa pensée, il emploie le terme de *dévotion ;* mais, à vrai dire, la piété et la dévotion sont deux sœurs qui se donnent la main et que l'on ne saurait séparer ; c'est la même flamme qui éclaire l'esprit et embrase le cœur.

S. Bonaventure définit, avec S. Augustin, la piété en ces termes : « *Cultus verax Dei,* le culte sincère de Dieu [1]. » Ailleurs, il nous montre en elle la force qui nous permet d'être fidèles à tous nos devoirs [2]. Enfin, il déclare qu'elle met le sceau de la perfection à la vie la plus sagement coordonnée [3].

A sa suite, nous allons étudier : 1° Comment la piété séraphique nous apprend à rendre à Dieu le culte qui lui est dû ; 2° Comment elle nous soutient dans la pratique de tous nos devoirs ; 3° Comment, en vérité, elle nous conduit à la perfection et à la sainteté.

I. — *La piété séraphique nous apprend à rendre à Dieu le culte qui lui est dû*

Lorsqu'on parle d'une personne pieuse, quelle est la pensée qui s'éveille en notre esprit ? Sera-t-elle pieuse aux yeux des simples fidèles, la paroissienne qui ne manque pas d'assister à la messe le dimanche et fait ses Pâques humblement ? Pour tous, elle est chrétienne, mais nul ne dira qu'elle est pieuse. L'homme du peuple, dans la rectitude du sens catholique, comprend très bien que l'âme pieuse doit accomplir quelques pratiques de dévotion surérogatoires [4].

Le Docteur Séraphique fait observer que nous devons à Dieu un double culte : intérieur et extérieur. « *Notandum est quod duplex est cultus, cultus interior et cultus exterior.* » Le culte intérieur suppose l'esprit illuminé des splendeurs de la foi, il demande un cœur embrasé des ardeurs de la charité. Celui-là est vraiment pieux, selon l'enseignement de S. Bonaventure, qui s'offre totalement à Dieu, parce qu'il reconnaît en lui le principe premier de son être et sa fin dernière [5]. C'est bien ce que le Tertiaire est venu apprendre dans l'Ordre séraphique.

Sous prétexte de progresser dans les voies intérieures, il ne doit cependant point négliger les pratiques du culte extérieur. La règle lui fait un devoir de s'appliquer aux exercices de piété [6]. Offrir au Seigneur des louanges et des sacrifices est, d'ailleurs, un besoin pour son cœur.

En ce qui concerne les pratiques extérieures du culte, les maîtres de la vie spirituelle, en commentant la parole de Léon XIII contenue dans la Règle : « *Studeant pietatis artes provehere,* » formulent quel-

[1] S. AUGUSTIN, *De civ. Dei*, I, cap. : — S. BONAV., *De Sept. don. Sp. S.*, sect. II, cap. 2 (édit. Vivès, VII, p. 604).
[2] *De grat. sanct.*, cap. XLIII (édit. Vivès, VIII, p. 193).
[3] *De Sept. don.*, sect. II, cap. 1.
[4] Selon la belle parole de S. Augustin, que S. Bonaventure fait sienne, en échange de ce culte, Dieu cultivera cette âme comme un parterre « *Colimus Deum et Deus colit nos. Colimus Deum adorando, colit nos Deus amando tanquam agricola* » (*De don. Sp. S.*, *ibid.*, p. 604).
[5] *Cultus est quo quis se offert Deo tanquam principio suæ creationis et fini suæ beatificationis. (Ibidem).*
[6] *Regula T. O.*, cap. II, § 8.

ques observations. La première est que, pour arriver à la vraie piété, il n'est pas nécessaire de se surcharger de pratiques de dévotion [1]. Un Frère, une Sœur peuvent avoir reçu le don de la prière vocale, car c'est une grâce ; toutefois, Notre-Seigneur nous avertit de l'inutilité du verbiage dans la prière : « *Nolite multum loqui.* » (Math., VI, 7).

Ne faisons donc pas consister la piété à dire beaucoup de prières vocales. Certaines Constitutions recommandent de ne pas surajouter aux prières réglementaires la récitation d'autres prières vocales, pour que les Frères puissent vaquer plus librement à la sainte oraison. En fait de pratiques de surérogation, le vieil adage garde toute sa force : « Mieux vaut peu et bien que beaucoup négligemment. »

Une autre remarque importante est de ne pas sacrifier l'essentiel pour l'accessoire et de ne point donner le pas au secondaire sur le principal. Quelquefois de bonnes âmes ont une multitude de dévotions particulières et n'attachent qu'une importance médiocre à la récitation du saint Office. Notre devoir est d'être fidèles aux pratiques de la vie chrétienne recommandées par la Règle, ou en usage dans l'Ordre.

L'Office divin doit être pour nous une prière sacrée ; nous devons apprécier le bonheur d'assister à la messe tous les jours, du moins aussi souvent que nos devoirs d'état nous en laissent la liberté ; nous ne devons pas négliger la pratique de l'examen de conscience ; soyons fidèles également à réciter le *Benedicite* avant le repas et, après, les grâces. Voilà le programme de vie que trace la Règle.

Les pratiques autorisées par l'Eglise ont leur raison d'être et leur efficacité propre. Toutefois, n'imitons pas certaines âmes qui se préoccupent beaucoup plus de trouver de belles formules décorées du vocable de *flèches d'or*, que de se pénétrer des sentiments qui devraient les animer.

Notons avec un pieux auteur qu'entre la multitude des dévotions et des pratiques pieuses écloses au sein de l'Eglise catholique, les Tertiaires doivent adopter celles qui sont propres à l'Ordre franciscain [2]. C'est là en effet une question d'esprit de famille. Ces dévotions sont d'ailleurs celles qui sont particulièrement chères aux cœurs catholiques. La Passion du Sauveur, le Très-Saint-Sacrement, le Sacré-Cœur réclameront la toute première place dans le culte que l'Ordre Séraphique doit vouer à la personne de N.-S. Jésus-Christ [3]. L'Immaculée-Conception reste la patronne de toute la famille franciscaine ; mais un grand nombre des saints des trois Ordres ont eu une dévotion spéciale à N.-D. de Pitié. S. Joseph ne saurait être oublié ; la grande propagatrice de la dévotion au saint Patriarche, sainte Thérèse, était redevable à S. Pierre d'Alcantara de la confiance qui l'animait et qu'elle a répandue dans la catholicité. Il n'est pas besoin non plus de recommander la dévotion à notre Père S. François et aux Patrons du Tiers Ordre : S. Yves et le saint Curé d'Ars pour les prêtres, S. François pour les Frères et sainte Elisabeth pour les Sœurs.

Qu'il s'agisse des prières de règle ou de celles de pure dévotion, les Tertiaires doivent se souvenir de la parole de Notre-Seigneur à la Samaritaine : « L'heure est venue où il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. *Venit hora et nunc est quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* » (Jo., IV, 23). Le Séraphique Père a déduit de cette parole la grande leçon qu'il voudrait faire méditer par tous, clercs, religieux, simples fidèles : « Ainsi, aimons Dieu et adorons-le avec pureté d'esprit et de cœur, car il le désire par-dessus tout, celui qui nous fait cette recommandation : « *Veri adoratores*, etc. »

Lui-même devait être, fut et reste un modèle parachevé de la piété séraphique. Il sait que pour l'illumination de l'esprit et l'embrasement du cœur, il faut le recueillement ; il recherche les églises désertes ; il connaît le mérite de la prière faite dans le secret, il veut être seul avec Jésus seul au tabernacle ; il a éprouvé les bienfaits de la visite du Seigneur, son désir est de seconder les opérations de la grâce.

Contemplons-le se prosternant au pied de l'autel pour jeter à tous les échos son cri de foi : « Je vous adore, ô Très-Saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont sur toute la terre, et je vous bénis d'avoir racheté le monde par votre sainte Croix ! » La vraie piété, la piété séraphique, la voilà.

II. — *La piété séraphique nous soutient dans la pratique de tous nos devoirs*

Un jour, Notre-Seigneur adressait aux Juifs ce reproche : « Vous êtes bien du nombre de ceux dont le prophète a dit : « Ce peuple m'honore du bout des lèvres, mais son cœur est loin de moi. » (Math., XV, 8). Nous pourrions croire que le divin Sauveur blâmait les enfants d'Israël de faire consister toute la religion en des manifestations extérieures auxquelles leur cœur restait étranger. La pensée du Maître allait plus loin : « Vous avez beau prétendre, disait-il, qu'en offrant vos sacrifices vous reportez votre pensée sur les auteurs de vos jours ; si vous négligez de les assister, vous méritez les anathèmes d'Isaïe. »

La vraie piété ne consiste donc point uniquement à prolonger sa prière dans le temple sacré. L'indiscrétion doit être blâmée : passer de longues heures en oraison au détriment de ses devoirs d'état, non seulement ne serait pas louable, mais mériterait une sévère condamnation ; il en serait de même si la conversation des personnes soi-disant pieuses ou leur conduite devenait la cause, pour des hommes peu instruits, de leur éloignement des pratiques religieuses, et, pour les impies, le motif de jeter le ridicule sur les vrais serviteurs de Dieu.

Aussi S. Bonaventure fait-il observer que la piété, si elle doit nous apprendre à rendre à Dieu le culte qui lui est dû, doit aussi nous soutenir dans la pratique de chacun de nos devoirs. « Elle prépare, dit-il,

[1] « Le Tertiaire, dit le P. Eugène d'Oisy, ne saurait s'adonner à toutes les pratiques de piété. L'homme est un être qui a des forces limitées » (*Directoire*, n° 226).

[2] *Parfaite Tertiaire*. Conf. IX.

[3] Quelques familles franciscaines ont voué à la Sainte Face un culte de réparation. La dévotion au Saint Nom de Jésus a été prêchée par S. Bernardin de Sienne.

un festin spirituel, auquel sont conviées toutes les forces de l'âme. »

Ecoutons encore le Docteur Séraphique : « La piété consiste à avoir pour le prochain les égards qui lui sont dus : la déférence révérentielle pour les supérieurs, la complaisante urbanité pour les égaux, enfin l'aimable condescendance pour les inférieurs [1]. » Qu'il y a loin entre l'âme séraphique et la personne du monde qui vit dans le terre à terre où les âmes étouffent ! S'il s'agit, par exemple, du devoir de l'obéissance, l'âme qui a subi l'influence délétère des doctrines du jour ne saurait supporter le joug, elle le trouve intolérable, elle s'agite, rêvant d'une indépendance voisine de la rébellion qui ne veut ni Dieu, ni maître. « Voir par les yeux de l'obéissance, disait S. Antoine de Padoue, c'est être illuminé des splendeurs de la grâce. » C'est ce que fait l'âme séraphique. Aussi voit-elle se projeter sur le front des supérieurs le rayon qui émane du ciel, et, se souvenant de celui qui par amour pour nous s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix, elle se soumet joyeusement. Pour elle, le joug du Seigneur est suave et son fardeau léger.

Quelle a été la résultante du bannissement du Saint Nom de Dieu de l'ordre social ? Forcément ce fut l'établissement du règne de l'égoïsme. Détournons les yeux du spectacle d'horreur qu'offrent les ruines amoncelées et les cadavres entassés. Reportons plutôt notre regard sur le parterre séraphique, dans lequel s'épanouit la fleur de l'amitié chrétienne. Admirons, avec S. Antoine, les profondes racines qu'elle a dans le cœur imprégné de piété séraphique ; l'affection fraternelle y est sincère, elle a sa source dans le cœur de Jésus. Cette amitié aura toutes les délicatesses comme aussi tous les courages, même celui de donner l'admonition salutaire à l'ami qui s'égare : « *Honore invicem prævenientes* (Rom., XII, 10)... *Pleni estis dilectione... ita ut possitis alterutrum monere.* » (*Ibid.*, XV, 14).

C'est particulièrement à l'égard des malheureux que la piété, qui est alors de la piété inspirée par la foi, doit s'exercer. Depuis S. François, S. Louis, sainte Elisabeth, qu'elle est longue, la série de ceux qui purent répéter en toute vérité le *Misereor super turbam !* Il importe d'en faire la remarque avec S. Bonaventure, c'est la piété qui donne à l'homme des entrailles de miséricorde [2]. C'est elle qui rappelle la recommandation du Sauveur : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. *Diligatis invicem sicut dilexi vos.* » (Joan., XV, 12). C'est elle qui montre dans les malheureux couverts de plaies purulentes l'image de ce Jésus qui a mérité d'être comparé à un lépreux, tant ses blessures étaient hideuses. C'est elle qui soutient tous les dévouements qui sont l'honneur et la gloire de l'Eglise.

La piété ne sera pas réduite au silence lorsque l'âme voudra établir en elle-même le règne de Dieu ; éloquentes, au contraire, seront ses leçons.

Au nom de quels principes l'incrédulité pourrait-elle dire aux passions qui s'agitent tumultueuses dans le cœur : « Vous expirerez sur ce grain de sable et vous n'irez pas plus loin » ? C'est la piété qui apprendra à laisser les enfants germer comme des lis ; c'est la piété qui créera les générations fortes, fidèles au devoir : « *Crescite et multiplicamini.* »

Ecoutons l'enseignement du Docteur Séraphique : « Selon le témoignage de la Sainte Ecriture, la piété doit nous apprendre à nous mortifier, à combattre et à produire des fruits de salut [1]. » Les néophytes doivent faire le plus grand cas de la mortification corporelle ; il faut tuer le vieil homme pour que le Christ vive en nous. Portons, en conséquence, la mortification de Jésus en nous tout le long du jour. Telle est la première leçon que nous donne la piété pour notre conduite personnelle.

L'ennemi jaloux cherchera infailliblement à nous ravir notre trésor ; de là, la loi de combat. Les enfants d'Israël eurent à vaincre les plus dures résistances : faible image des luttes que l'âme doit soutenir, si elle veut progresser dans les voies de la perfection évangélique.

Le fruit de ces efforts sera la plus superbe récolte. Disons mieux : si l'épreuve, la croix, la douleur, viennent nous visiter, c'est que la piété doit sculpter dans nos chairs l'image de Jésus crucifié.

III. — *La piété séraphique nous conduit à la perfection*

Nous venons de soulever un coin du voile qui abrite les trésors de la piété ; poursuivons notre exploration : nous allons voir qu'elle conduit ceux qui écoutent ses sages leçons à la sainteté. — Le trait qui caractérise la piété séraphique, c'est l'amour de Dieu. Le nom l'indique : elle emprunte aux Séraphins leur flamme ardente, leur flamme pénétrante, leur flamme consumante.

Belle fut la scène qui se déroula au palais épiscopal d'Assise lorsque S. François, après s'être dépouillé de ses vêtements, les jeta aux pieds de son père. « Eh bien ! s'écria-t-il, maintenant je puis en toute liberté d'esprit dire : Notre Père qui êtes aux cieux ! » A son exemple, dans le culte qu'ils rendront à Dieu, les fils du Séraphique Père verront moins le juge de toute équité, qui rend à chacun selon ses œuvres, que le Père qui enveloppe ses enfants d'une tendre sollicitude, et ils répondront aux bontés de son cœur par les sentiments de la piété filiale.

Certes, il y aura des larmes de repentir qui seront répandues, telles celles des Marguerite de Cortone ou des Angèle de Foligno. Mais chacune de ces âmes repentantes en a fait la douce expérience, beaucoup de péchés leur ont été pardonnés parce qu'elles ont beaucoup aimé. La piété a broyé, pulvérisé leur cœur dans une contrition parfaite et Dieu est devenu pour ces enfants prodigues le père des divines miséricordes.

Nul d'entre nous n'a le droit d'oublier que la crainte est le commencement de la sagesse ; tous,

[1] *De grat. sanctif.*, XLIII (*Op.*, VIII, 103).
[2] « *[illegible] pietatis [illegible] est facere hominem benevolum respectu cujuslibet proximi, in quantum gerit imaginem Dei* » (*Lib. Sent.*, dist. XXXV, qu. VI, conclusio ; *Op.*, t. V, p. 174).

[1] *In Ps.* CXVIII, v. 10. (*Op.*, IX, p. 458).

nous avons à méditer l'avertissement de l'Esprit-Saint : « Souvenez-vous de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais. *Memorare novissima tua et in æternum non peccabis.* » (Eccli., VII, 40). Cependant, si la crainte est un frein salutaire qui maintient l'homme dans le chemin du devoir, elle n'est pas la force qui poussera l'âme dans les voies de la perfection. C'est pourquoi notre bienheureux Père, après le Sauveur lui-même, faisait appel aux mobiles de l'espérance pour déterminer ses frères à être généreux dans l'observance de leurs promesses : « *Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in cœlis.* » (Math., V, 12).

Il est cependant une voie plus excellente, et c'est celle que la piété séraphique ouvre aux âmes avides de perfection évangélique : « *Excellentiorem viam vobis demonstro.* » (I Cor., XII, 31). Cette voie est celle du saint amour de Dieu. S. François nous convie à nous engager dans cette voie, lorsque, du haut du rocher de l'Alverne, il jette à tous les échos son cri de ralliement : « L'Amour n'est pas aimé, l'Amour n'est pas aimé ! » Nous ne devons donc pas nous borner à imiter le mercenaire qui a les yeux attachés sur les mains de la maîtresse de maison pour recevoir son salaire ; non, l'esprit de notre saint fondateur n'est point celui de la crainte servile ; à nous l'esprit d'adoption dans lequel, en toute liberté, en toute vérité, nous pouvons répéter le cri d'amour : « *Deus meus et omnia.* Mon Dieu et mon tout ! »

Un phénomène que l'on peut facilement remarquer, c'est l'activité de la flamme qui vient d'être allumée dans l'âme à son entrée dans les voies de la perfection séraphique. Elle a soif de mortifications, elle brûle du désir de se consumer pour son Dieu. Il faut même qu'elle communique son ardeur par un saint prosélytisme. Elle a fait l'expérience des suavités du service de Dieu ; elle ne peut se résigner à être seule à l'aimer. Ce sont là les premières ardeurs qu'elle emprunte aux Séraphins.

Plus tard, la flamme, qui enveloppait la victime offerte en holocauste, exerce sur elle une action pénétrante. Il faut que cette âme ardente soit purifiée comme l'or au creuset. Lorsqu'elle s'écriait avec l'Apôtre : « Qui me séparera de l'amour de mon Dieu ? » elle ignorait peut-être cette loi des purifications intérieures. — La piété séraphique ne saurait la délaisser dans les ténèbres de la nuit ou l'aridité du désert. Elle lui parlera le langage de la foi et lui apprendra la science de l'abandon à tous les vouloirs de Dieu.

Assez ordinairement, avant de disparaître de la scène de ce monde, les élus de Dieu, à l'instar du soleil qui illumine l'horizon de ses derniers feux, connaissent les embrasements suprêmes de l'incendie d'amour. C'est encore la piété séraphique qui mettra le sceau de la perfection à leur carrière de sainteté, en les invitant à s'unir à Jésus expirant sur la croix.

Il faut le dire, avant de clore cet entretien, rien ne serait plus opposé à la piété séraphique que l'égoïsme qui se draperait dans le manteau du confortable spirituel et resterait indifférent aux misères physiques. Les Tertiaires ne doivent pas perdre de vue que la Règle leur recommande de s'occuper des Œuvres. « Il y a grande pitié au royaume de France, » disaient à sainte Jeanne d'Arc les voix célestes, et son cœur sut compatir aux maux de la patrie agonisante ; sa piété, plus encore que sa valeur militaire, contraignit la victoire à se ranger sous les enseignes de ses troupes.

Pour vivre de cette flamme, il n'est point requis de prendre le casque et le bouclier. Le *Vive labeur !* de l'héroïne de Domremy est pour l'humble ouvrier qui se sanctifie dans le silence ; il est pour la jeune fille modeste qui a entendu l'appel : « Sois bonne fille, sois pieuse, aime bien le Bon Dieu » ; il est pour la veuve inconnue qui a laissé tomber dans l'escarcelle du pauvre l'obole dont elle avait besoin elle-même ; il est surtout pour les âmes victimes qui ont compris de quoi était faite la rançon de la France. Et c'est la piété séraphique qui clame toujours : « Vive labeur ! »

Voilà la piété dont S. Paul a dit : « Elle est utile à tout, elle a reçu les promesses divines pour la vie présente et pour la vie future. » La piété séraphique mettra aux mains des vierges le lis étincelant, au front des martyrs l'auréole radieuse, à tous les artisans du règne de Dieu elle assurera le diadème de gloire et d'immortalité.

* *

En terminant, nous emprunterons au Docteur Séraphique, en l'interprétant, une de ses plus gracieuses images [1]. Avec lui, voyons dans la Piété la reine qui veut offrir à ses convives un splendide festin : déjà la table est dressée, déjà le pain et le vin sont préparés.

Le bienheureux Père S. François est venu s'asseoir sous ce toit hospitalier et il veut autour de lui ses enfants. Il sait que Dieu a droit à tous les hommages de notre esprit et de notre cœur, et l'histoire lui rend ce témoignage que la piété emplit son cœur et le pénètre à ce point qu'il paraît uniquement préoccupé du service de Dieu. Son cri d'amour sera la devise nobiliaire de ses Fils : « *Deus meus et omnia.* Mon Dieu et mon tout. » Comme il aime à participer au banquet servi par la Piété : rien qu'à le voir communier, on se sent porté à la dévotion ! En vérité, il est bien notre modèle.

Cette piété n'a pas tari en lui la source des tendres affections ou du dévouement héroïque. En aimant en Dieu, son cœur s'est dilaté et embrasse l'univers ; il sait se faire tout à tous et il veut que ses enfants aient pour le prochain un cœur aimant, le cœur dévoué d'une mère.

Il faut exalter la piété séraphique, non pas simplement parce qu'on la trouve sur les marches du trône, avec sainte Elisabeth, la bienh. Cunégonde, mais encore parce qu'elle fait les grandes âmes et les nobles cœurs. A l'école de François, les vaillants d'Israël et les saintes filles de Sion ont été initiés à la science des saints. La méditation de la Passion a avivé en eux les sentiments d'une profonde com-

[1] *De don. Sp. Sancti. Op.*, VII, p. 605.

passion et ils se sont appliqués à reproduire, eux aussi, Jésus crucifié. La couronne qui leur est réservée est un diadème royal, dans lequel la piété séraphique a serti les plus purs diamants et les plus riches joyaux. Efforçons-nous de suivre leurs traces. Ainsi soit-il.

AUX ENFANTS DE MARIE

X

LA TABLE SAINTE

La Table Sainte est celle où le Seigneur se donne à nous par le mystère de la communion : il faut nous y agenouiller fréquemment.

I

Ne passez aucun jour, à cette saison de votre vie, sans visiter, ne serait-ce que pendant quelques minutes, le Dieu de l'Eucharistie ; assistez le plus souvent possible à la messe du matin ; apportez quelquefois une gerbe de fleurs à l'autel du Dieu de votre première communion ; mais surtout prenez l'habitude de communier fréquemment. La plante, pour grandir et faire circuler en elle une sève vivifiante, puise au soleil et dans le sol ce qui lui est nécessaire ; l'oiseau cherche autour de lui sa nourriture ; l'homme lui-même ne saurait se soustraire à cette loi de l'alimentation ; avec quelle prodigalité, du reste, Dieu en a multiplié pour nous les moyens ! Or Dieu qui donne à l'herbe des champs la goutte de rosée dont elle a besoin et à notre corps un pain réparateur, a pourvu d'une façon aussi libérale aux désirs de notre âme. Après avoir, par le baptême, déposé en elle une provision de forces surnaturelles, il en augmente la richesse en nous donnant par la sainte communion son corps et son sang : « Je suis le pain vivant descendu du ciel, a dit Notre-Seigneur, si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement. » (Jo., VI, 51-52).

A votre âge, où l'imagination est plus vive, on demande volontiers à la terre des joies, mais le plus souvent, on n'y trouve que déceptions et ennuis ; car les joies que donne le monde viennent d'une source empoisonnée. Au contraire, pour l'âme qui aime à communier, quelles pures et saintes ivresses ! L'éclat s'en manifeste, même à l'extérieur, par une transparence de la beauté divine. La jeune fille qui aime la communion donne à sa vie tant de bonheur, tant de dignité, tant de réserve ! Elle ne songe guère, comme le font tant d'autres, à mendier auprès des créatures ce qu'elle trouve si largement auprès de l'Hôte des tabernacles ; c'est assez pour elle des délices de la manne sacramentelle : à ses yeux, celles du monde n'offrent plus d'attrait, et auprès de ce bonheur tous les autres ne comptent pas et ne peuvent guère compter.

II

Dans la sainte communion, au surplus, quel progrès spirituel ne puise-t-on pas ! Sans doute, il est impossible d'atteindre immédiatement les cimes de la perfection. Si Jésus-Christ, en montant au Calvaire, a imprimé d'un seul coup son visage sur la toile de sainte Véronique, sa divine ressemblance ne s'opère que lentement, trait par trait, au fond de notre cœur. Or le secours, la force nécessaire, pour arriver à la reproduire, nous les trouverons dans le pain eucharistique, *panis vivus et vitalis*. Soyons-en persuadés, pour peu que nous le voulions, chaque communion bien préparée nous fait faire un nouveau pas : il en est pour notre âme comme d'une fleur qu'un rayon de soleil épanouit. A ce contact divin, tout ce qui forme l'organisme de la vie chrétienne germe et se développe jusqu'à la plénitude de la charité parfaite. Les influences les plus pures se communiquent à nos membres ; par cette intimité avec le Dieu de l'Eucharistie, nous veillons davantage à l'accomplissement fidèle de nos multiples devoirs, et par suite nous progressons vers la sainteté. Plus vous communierez souvent, plus vous serez bonnes, dévouées, pieuses.

— Mais, direz-vous, je ne suis pas digne de communier souvent.

— Cet aveu que nous exprimons avant de recevoir l'Hostie sainte est bien vrai : *Domine, non sum dignus !* Et qui donc en est digne ? Les anges, peut-être ? — Mais Dieu ne voit-il pas des taches jusque dans leur blancheur ? Non, nous ne sommes pas dignes : les saints eux-mêmes ne l'étaient pas. En dépit de tout, il faut communier : malgré nos faiblesses et nos chutes, il suffit que nous disions : « Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, je vous aime, ou du moins, je veux vous aimer. » Le regard qui s'élève vers le ciel est bien près d'y faire monter le cœur. C'est assez et c'est beaucoup : avec cela, nous pouvons communier et communier souvent.

Jésus nous y invite par la forme même sous laquelle il se donne. Il vient à nous, non pas au milieu des éclairs et sur les sommets enflammés du Sinaï, ni dans l'éclat du Thabor, mais sous les frêles apparences du pain et du vin. Il veut nous dire par là : « Prenez et mangez. » — « Ce n'est pas pour rester dans le ciboire d'or, a dit sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, que Jésus descend chaque jour du ciel, mais afin de trouver un autre ciel, le ciel de notre âme, où il prend ses délices et nous comble de ses dons. »

Il n'y a pas de faiblesse que l'Eucharistie ne puisse fortifier. Nous sommes timides et hésitants : elle nous affermira ; nous sommes lents à agir : elle nous encouragera ; nous sommes oublieux, sans prévoyance : elle nous avertira. Que de lacunes et de défaillances dans notre existence sans le Pain eucharistique ! Mais, au contraire, si nous recourons à lui fidèlement, il nous donnera lumière, sagesse, force, joie, douceur. « Une foule d'âmes saintes n'ont pas eu d'autre science que celle qu'elle puisaient dans leurs communions ; elles ont dit et fait des choses sublimes [1]. » A leur exemple, à l'exemple surtout de la Sainte Vierge, après l'avoir reçu, nous garderons tout ce que le Verbe nous a dit, tous ces mots divins semés dans notre cœur sous l'humble voile des adorables Espèces.

[1] P. Monsabré, *Gouttes de vérité*, p. 75.

* *

L'abeille se nourrit du nectar de la fleur, le papillon des poussières des prés, l'âme de l'Eucharistie. De même qu'en grandissant nous avons besoin d'une alimentation plus abondante et plus forte, ainsi notre âme, pour s'affermir dans la vertu, doit-elle recourir souvent à cette nourriture divine qu'est l'Eucharistie. Dieu ne veut pas à son service des volontés débiles, mais des cœurs vaillants, remplis des pleines énergies de la vie surnaturelle. Et l'Eucharistie en est la source jaillissante.

XI

L'ESPRIT D'ÉPARGNE

Vous allez être étonnées du mot que je vais dire, du conseil que je veux vous donner : Soyez économes.

I

L'économie est le sage emploi des choses que Dieu a remises entre nos mains, pour en disposer opportunément selon le temps et les circonstances. Elle est nécessaire à tous, puisque nous sommes tous les usufruitiers de Dieu et que nous devons lui rendre compte des biens qu'il nous a confiés, mais elle s'impose encore plus à votre âge où l'on cède volontiers au caprice. Notre-Seigneur nous l'a discrètement enseignée lorsqu'au désert, après la multiplication des pains, il disait à ses apôtres : « Recueillez les restes de peur qu'ils ne se perdent. » (Jo., VI, 12). N'était-ce pas là nous apprendre à garder avec soin les choses de ce monde ? De même, quand on lit les admirables épîtres de S. Paul, on est surpris de tous les détails pratiques qu'elles contiennent, de l'insistance qu'elles mettent à recommander la vertu de modération, en particulier la sage administration d'une maison. (Cf. I Tim., III, 5 ; V, 4).

Il faut de l'économie dans le *temps*. Pourvu que la vie soit disciplinée, on trouve du temps pour tout : il suffit de ne pas l'employer à des futilités, à des travaux sans valeur. La vie est si courte, et la moisson qui nous attend est si belle ! Le temps est le grand trésor de la vie, et les saints en étaient avares. Soyons nous-mêmes toujours occupés à quelque chose de sérieux.

Il faut de l'économie dans les *dépenses* domestiques, en n'achetant que le nécessaire, l'utile, rarement l'agréable, et presque jamais le superflu. Nous sommes pour la plupart dans une situation modeste qui exige la simplicité et le travail. Une sage réserve nous guidera dans les soins du ménage, nous éviterons les dépenses qui pourraient mettre de la gêne dans la famille, et, tout en épargnant un peu, nous trouverons encore le moyen de donner autour de nous à ceux qui sont dans le besoin. Il faut de l'économie dans la *parure*. En éloignant un luxe dispendieux, souvent coupable, l'économie vous inspirera une belle et noble simplicité, elle vous rendra ingénieuses à ne rien laisser perdre, à refaire à temps ce qui est déchiré et ce qui peut encore servir ; elle vous fera porter toujours des vêtements en harmonie avec votre âge et votre condition.

Si nous sommes économes, nous aurons cet esprit d'*ordre* qui assigne à chaque chose sa place et à chaque occupation son heure. On a dit que l'économie et l'ordre avaient la valeur de l'or et de l'argent. Prendre des habitudes d'épargne, détourner ses yeux de la vanité, éviter les choses superflues, s'entourer de prévoyance : voilà comment on se forme pour une vie utile et comment on prépare son avenir. Et si la religion s'occupe de tels détails dans nos habitudes, c'est qu'elle sait leur influence sous le double rapport moral et religieux.

II

L'économie doit être dans une famille la vertu d'une jeune fille. De même que tous les rouages fonctionnent dans une machine bien faite, de même il faut entre les membres d'une même famille cette réciprocité de services qui en fait le bonheur et l'harmonie. De ces derniers vous pouvez être par votre activité, votre prévoyance, un facteur important en donnant à tout ce qui dépend de vous un soin irréprochable et en évitant toute prodigalité imprudente. Vous saurez justifier la plus minime dépense ; vous vous appliquerez à augmenter insensiblement les ressources communes ; si les règles de l'économie sont parfaitement observées par vous, il vous sera possible de réserver aussi quelques épargnes pour les cas imprévus et les jours mauvais. Vous pourrez mettre même de côté le sou des pauvres et celui des bonnes œuvres, et tendre la main au malheureux, si peu qu'elle contienne.

Prenons garde de céder aux préjugés d'une société frivole. Que de jeunes filles auxquelles l'éducation familiale n'a appris qu'à flatter leurs goûts et leurs caprices ! Pour échapper aux funestes exemples du monde, vous cultiverez en vous cet esprit sérieux, cette gravité si digne d'estime à votre âge. On détruit plus facilement une mauvaise plante en l'extirpant par la racine qu'en supprimant sa frondaison à mesure qu'elle pousse ; de même, pour faire disparaître une habitude fâcheuse, il faut l'attaquer dans son principe, c'est-à-dire dans notre esprit. Il y a entre les diverses facultés de l'âme un ordre, une harmonie, qui les subordonne les unes aux autres en donnant la prééminence aux facultés intellectuelles. Vous ne pourrez imprimer à vos sentiments une juste mesure qu'à la condition de ne pas nourrir votre esprit de pensées frivoles. Placez d'abord en celui-ci le goût des belles choses, de la modération, de l'épargne, de la prévoyance.

Ces graves pensées n'ont rien, je pense, de trop sévère, ni rien qui soit capable d'effrayer des jeunes filles qui commencent, pour ainsi dire, l'apprentissage de la vie. En vous familiarisant de bonne heure avec elles, vous vous préparerez aux devoirs austères qui vous seront imposés plus tard.

Nous avons un bel exemple à imiter, c'est celui de la Sainte Vierge à Nazareth. Marie ne rougissait pas de mettre la main aux plus humbles occupations et de veiller aux dépenses de la famille avec une sage prévoyance. Aimons à marcher sur ses traces bénies.

LECTURES SUR SAINTE JEANNE D'ARC

IV

SES SAINTES

Le ciel tout entier s'intéresse à Jeanne d'Arc et s'ébranle pour la cause de la France, qui est la cause de la catholicité. C'est toujours de la France de Charlemagne et des Croisades que viennent les lumières, les élans de générosité et les bonnes volontés. Or c'est cette France qui est sur le point de périr. Dieu a résolu de la sauver par les mains d'une jeune fille, d'une vierge. Qu'elle aura besoin de foi, de courage, de charité, cette petite vierge, cette humble Pucelle ! Il faut d'abord l'élever. C'est pourquoi S. Michel, parce que tout est grand dans cette œuvre, dans cette entreprise de délivrance, est chargé de présider à son éducation.

Mais l'Archange est si grand, si haut, si imposant, que Jeanne a un peu peur de lui. Elle n'a pas la nature angélique, mais la nature humaine ; c'est une humble fille, simple, droite, pleine de foi, mais qui se sent petite, peu instruite, incapable d'accomplir les desseins de Dieu. Elle a un grand cœur, un désir immense d'obéir à la voix du ciel, mais elle se voit dépourvue des moyens d'exécution. Ce ne sont pas des anges qu'il lui faut pour conseillers, mais des êtres plus terrestres, qui se rapprochent davantage d'elle par les pensées, les affections, les sentiments : il lui faut des sœurs. Elle les comprendra mieux, elle ne s'effarouchera pas d'elles.

S. Michel lui envoie donc pour l'éclairer, pour façonner son esprit et son cœur, deux saintes, deux jeunes filles, deux martyres : sainte Marguerite et sainte Catherine ; sainte Marguerite, une bergère aussi qui dans les flammes se sentit rafraîchie comme par une douce rosée ; sainte Catherine qui, par sa science et par ses raisonnements lumineux, confondit les philosophes païens. Voilà les éducatrices et les consolatrices qui, sous la direction du grand Archange, feront de l'âme de Jeanne une des âmes les plus saintes, les plus fortes, les plus élevées qui aient ravi le ciel et la terre.

I

C'est S. Michel qui lui a apparu le premier, puis les saintes. Elle les a « vues aussi certainement qu'elle sait qu'il y a des saintes de ce nom dans le ciel. » Elle les a entendues.

On lui demande le 27 février : « La voix qui vous parlait était-elle la voix d'un Ange, d'un Saint, ou d'une Sainte, ou de Dieu sans intermédiaire ? »

— « C'était la voix de sainte Catherine et de sainte Marguerite, répond-elle. Elles avaient sur la tête de belles couronnes, très riches, de très grand prix. Je sais que ce sont ces deux saintes par le salut qu'elles me font. Je les connais de plus parce qu'elles me disent leurs noms. Je les connais à leurs voix, et elles se sont révélées à moi. »

On lui pose des questions puériles, qui frisent parfois l'indécence : ont-elles des robes ? des cheveux longs et pendants ? des bras et d'autres membres ?

— Je n'en sais rien, réplique-t-elle. Elles parlaient un langage excellent, fort beau et que je comprenais bien. La voix est douce, modeste, et c'est en français qu'elle s'exprime.

— Sainte Marguerite ne parle-t-elle pas anglais ?

— Comment parlerait-elle anglais, puisqu'elle n'est pas du parti des Anglais ?

— Sainte Catherine et sainte Marguerite haïssent-elles les Anglais ?

— Elles aiment ce que Notre-Seigneur aime, haïssent ce que Notre-Seigneur hait.

— Dieu hait-il les Anglais ?

— De l'amour ou de la haine que Dieu a pour les Anglais, de ce qu'il fait de leurs âmes après la mort, je ne sais rien. Mais je sais bien qu'ils seront boutés hors de France, excepté ceux qui y mourront, et que Dieu enverra victoire aux Français et contre les Anglais.

— Dieu était-il pour les Anglais quand ils étaient en prospérité en France ?

— Je ne sais si Dieu haïssait les Français, mais je crois que Dieu voulait les laisser battre à cause de leurs péchés, s'ils y étaient. (17 mars).

Elle a confiance entière dans ses Saintes parce qu'elles l'ont protégée et que S. Michel lui a ordonné de les écouter :

— Quelque chose que j'aie faite dans mes grandes affaires, elles m'ont toujours secourue, et c'est un signe que ce sont de bons esprits.

— N'avez-vous pas d'autre signe que ce sont de bons esprits ?

— Quand S. Michel vint vers moi, il me dit que sainte Catherine et sainte Marguerite viendraient. Il m'ordonna de me conduire d'après leurs conseils : qu'elles étaient ordonnées pour me diriger et me conseiller sur ce que j'avais à faire, que je les crusse de ce qu'elles me diraient, que tel était le commandement de Notre-Seigneur. (15 mars).

Jean d'Aulon déposera qu'elle lui a confié que ses conseillers sont au nombre de trois, l'un qui réside toujours auprès d'elle, un autre qui va et vient et la visite souvent, un troisième avec qui les deux autres délibèrent, S. Michel sans doute. *(Procès,* III, 89). S. Thomas enseigne que les esprits les plus rapprochés de Dieu participent plus pleinement à la bonté divine et qu'ils y font participer les bienheureux d'un degré inférieur. *(Sum. theol.,* I, q. 106). Ils sont les distributeurs de la lumière et de la félicité. Tel était le rôle de S. Michel. D'abord il lui *enseigne*, puis lui *montre* les desseins de Dieu, il l'entretient des malheurs, des périls, de la grande pitié du royaume de France qu'il aime, car il en est le patron, puis il l'abandonne à la douce compagnie, aux entretiens lumineux de ses Saintes. Elle ne savait que le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*. Sa mère Isabelle Romée les lui avait appris, elle les lui avait expliqués aussi, ainsi que tout ce que l'enfant devait savoir « pour être bonne », c'est-à-dire les commandements de Dieu et de l'Eglise. C'était déjà une grande science, que n'avaient pas possédée les plus éminents des philosophes païens, mais une science insuffisante pour Jeanne, qui deviendrait chef de guerre et gagnerait des victoires à l'aide des armes de ses soldats convertis, confessés, devenus à la fois